

## NOUVELLE LITTÉRAIRE

## L'enfant qui rêvait de toucher le ciel

*É(cri) re...! Au commencement gît l'attrance. Profonde hésitation ou souci de la page blanche ? D'un coup, Les idées se détachent, s'éparpillent dans l'air comme des papillons enfin libres et l'imagination, jusqu'ainsi lasse, s'enflamme !*

La plume se redresse, glisse et d'une pincette ferme crache des tâches noires. Mot à mot, phrase par phrase, l'écrivain les ajuste et les enfante, le temps, l'espace et l'inspiration les chantent. Tâches de rêves, de réminiscences... ? Lequel parmi nous n'a connu un jour de son existence l'ancre des souvenirs, la magie d'un passé...décomposé, recomposé... et hélas les joies d'un présent atemporel...Mots, phrases et images se resserrent, pressées de raconter une histoire ou un avenir, un rêve inoubliable ou un devenir... Révélation inattendue ? Je m'endors à nouveau.

Silence...!

Rétrospection.

Nous habitons une grande maison composée de deux étages, à ciel ouvert. Chaque étage comprenait plusieurs chambres, d'une grandeur inégale. Au milieu de cet espace, il y avait une petite et minable fontaine construite en ciment gris et qui commençait à perdre ses bords. L'eau jaillissante débordait et bifurquait dans tous les sens.

Étant enfants encore, nous nous précipitions mes amis et moi pour tromper nos têtes dans l'eau. Mon frère, plus âgé que moi, évaluait notre résistance et la qualité de notre souffle en comptant avec ses doigts.

Nous répétions cet exercice chaque fois que nous rentrions de l'école, après une longue journée de cours et de récitation. Demain...un terme comme les autres et le futur, en passant par le présent, finira par devenir un passé. Pour nous, il n'y avait qu'un seul temps auquel on conjugait toutes nos actions : le présent, magique et éternel présent. On mouillait le sol et on glissait dessus sans reprendre haleine. Nacer, responsable de l'immeuble et contrôleur de ses âmes, commençait à nous crier, à nous insulter même.

Drôle de créature !

Il plaçait sa grande bicyclette, héritée d'un français à l'époque coloniale, derrière le portail de notre maison, la couvrait avec une bâche et passait la corde des deux côtés. Il enlevait ses babouches, fameuses babouches jaunes, et courait derrière nous. Et s'il lui arrivait d'attraper quelqu'un, il le criblait de coups de fouet sur les fesses. Puis énervé il coupait l'eau de la fontaine, asséchait le sol et refaisait le ciment pulvérisé en remplissant les trous avec sa spatule en métal. Ma mère devenue furieuse, en penchant du premier étage, lui rappelait toujours ceci :

"Nacer ne touche pas à mon fils. Sinon tu auras des ennuis avec moi. Son père ne tolère jamais ça. Laisse les enfants tranquilles et occupe-toi plutôt de tes oignons et de tes sceaux."

Ah les sceaux ! Quelle magnifique histoire!



Par Mostafa Benfarès

Nacer ne répondait pas. Dans sa tête, il est inutile de discuter avec des femmes. Pour lui, cet affrontement ne mènerait nulle part. Il prenait ses deux sceaux en plastique et sortait chercher de l'eau.

Nacer, le crapaud, le fourbe, comme la majorité des voisins préférait l'appeler, était d'une taille moyenne. Il était peu obèse, ventriloque et avait toujours des difficultés avec son ventre. Quand il dormait, il ronflait toute la nuit, nous racontait sa femme. Il souffrait aussi d'une dyspnée et ne tolérait pas l'effort comme courir, monter les escaliers... Il était chauve, tête et yeux ronds et un nez crochu, qui nous rappelait celui des zombies de l'halloween. Il avait le plus souvent mal à la tête et pour y remédier il inhalait du tabac en poudre. Il prétendait que cette thérapie le calmait et calmait aussi ses nerfs agités.

Il était toujours habillé de la même blouse à grandes poches, d'un pantalon large typiquement *fassi* et d'une paire de babouches jaunes à semelles différentes. Quand il faisait froid, il enroulait un ruban jaune sur sa tête ronde et mettait un djellaba en laine, qui dépassait largement sa taille.

Pour notre imagination infantile, ce personnage devenu mythique, était vraiment un monstre. Sa démarche nonchalante et démesurée symbolisait pour nous l'incarnation du mal, un mal qui marche, court et frappe dans tous les sens. Le soir, quand il n'avait rien à faire, et quand il se sentait énervé ou dérangé par les voisins, il éteignait la lumière pour obliger le monde à dormir avant le temps. Drôle de punition ! Nous avions des toilettes communes et une fontaine d'eau potable aussi. Même l'air qu'on respirait était commun et partagé. Et personne n'avait le droit de réclamer quoi que ce soit. On n'avait pas le droit tout simplement.

Dans cet espace d'environ quarante âmes, et malgré notre plus jeune âge, on se sentait heureux. Notre bonheur était là, statique, entre ces quatre murs. Et quand on se sentait réprimé par ce monstre, on montait sur la terrasse, en haut, pour respirer et courir à l'infini. Parfois, on s'amusaient par capturer des oiseaux. On dressait une passoire du blé qu'on mettait à l'envers. On mettait des grains dedans et on la laissait à moitié ouverte à l'aide d'une petite baguette en bois. Cette dernière était attachée à un long fil transparent. Derrière la porte à moitié ouverte de la terrasse, on tenait l'autre extrémité du fil à la main et on surveillait à distance. La plupart des temps, on passait des heures et des heures avant de capturer un ou deux rossignols. Quand l'oiseau s'approchait pour picoter les grains, il fallait juste retirer le fil attaché à la baguette et la passoire tomba.

L'oiseau restait prisonnier dedans et on courrait, pleins de joie, pour l'attraper et le mettre dans la cage. On éprouvait un bonheur inégalé quand il commençait à chanter et à gazouiller dans tous les sens. On ne savait pas qu'on l'avait privé de sa liberté. Et en chantant ces mélodies perçantes, il était en train de la revendiquer amèrement. Bien que parfois, je parvenais, je ne sais par quel miracle, à deviner ce côté profond des choses, ce côté secret de la mère nature. Mais je n'étais pas encore assez mûr pour en comprendre la quintessence. C'était quoi au juste la liberté ? Le bonheur ? La justice ? La tristesse ? Personne nous a appris le sens de ces mots.

Le plus souvent, j'étais entouré de mes amis. Dans nos cœurs, innocents cœurs, il n'y avait pas de place pour la solitude parce qu'on ne connaissait pas ce mot. En jouant, on voulait profiter de chaque instant qui passait. Et s'il nous arrivait que

nous sentions épuisés ou dégoûtés d'un jeu, on cherchait d'autres jeux comme les billes, le cerceau ou la toupie.

Notre ami Azouz avait un drôle de passe-temps. S'il lui arrivait de rattraper un rossignol ou un pigeon, il se précipitait par le rattacher avec un fil assez long. Il prenait l'autre bout et l'entourait autour de son index. L'oiseau s'envolait, et lui, suffisamment excité, courait derrière en sautillant de joie. Et s'il nous arrivait de croiser par hasard Nacer, qui surgissait dans tous les coins, notre joie se tournait en cauchemar. Il nous grondait, nous insultait comme d'habitude... Et on ne pourrait pas arrêter ses injures, tout simplement. À un certain moment, on avait presque la certitude que cette figure diabolique du despotisme insensé contrôlait aussi nos actes, nos actions, nos pas, à vrai dire nos âmes assoiffées de liberté, d'insouciance. Nacer avait des problèmes sérieux avec cette notion de bonheur. Il ne supportait pas voir quelqu'un heureux, et quel bonheur hélas ! Chose est certaine, c'est que ce monstre de passions aimait trop le pouvoir, donner des ordres avec sa voix rauque. Sans accent aucun, il mâchait ses mots comme une vieille vache espagnole. Il voulait contrôler la vie des autres comme s'il était le manipulateur invisible de leurs destins.

Ces paradoxes d'une personnalité remplie d'avidité et d'avarice m'intriguait surtout quand j'ai vu sa femme un jour en train de le pousser de sa chambre comme un intrus indésirable. Nacer ne disait absolument rien. Il prenait ses deux sceaux en plastique et partait chercher de l'eau. Quant à nous, on ne prêtait pas attention à ce genre de détails pour la simple raison qu'on était encore incapables de les interpréter convenablement. C'est avec le temps, en grandissant, en s'éloignant au jour le jour, que j'ai commencé à m'intéresser aux choses et aux problèmes quotidiens dans lesquels on nageait chaque jour.

Mon père était toujours loin. Ma mère faisait ce qu'elle pouvait. Et nous, étions amenés à comprendre la vie et ses mystères depuis notre plus jeune âge. J'ai découvert par hasard qu'il y avait un tas de choses que ni l'école, ni la famille ne pouvaient nous les enseigner. Et que j'étais obligé de développer cet instinct, ce genre du réflexe prématuré dans les ruelles de la médina, aux alentours des tanneries et devant les kiosques du cuivre et de l'argent aux mille éclats. Véritable échappatoire salvatrice !

En s'éloignant, on voulait goûter au vrai sens de la liberté, sentir totalement libres, de nos actes, de nos pensées. Mais il y avait toujours l'image de Nacer qui nous hantait et nous traumatisait. Et on ne pouvait pas s'en débarrasser tout simplement.

Mostafa Benfares, Ph.D.